

Les destinées sentimentales **Irrépressible effritement**

Les destinées sentimentales, France / Suisse 2000, 180 minutes

Dominique Pellerin

Numéro 211, janvier–février 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59228ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pellerin, D. (2001). Compte rendu de [Les destinées sentimentales : irrépressible effritement / *Les destinées sentimentales*, France / Suisse 2000, 180 minutes]. *Séquences*, (211), 43–43.

LES DESTINÉES SENTIMENTALES

Irrépressible effritement

Chaque année, la saison des festivals laisse invariablement dans son sillage quelques films d'époque et quelques adaptations littéraires d'intérêt inégal. De 1999, l'on retiendra l'audacieux **Temps retrouvé** de Raoul Ruiz; de cette année, les surprenantes **Destinées sentimentales** d'Olivier Assayas. Louangée pour sa modernité par les uns, taxée d'académisme par les autres, tant à Cannes qu'à Montréal, cette adaptation du roman de Jacques Chardonne constitue néanmoins un courageux pari de la part du réalisateur d'**Irma Vep** et de **Fin août, début septembre**. Il s'attaque non seulement à un nouveau genre, à un nouveau registre, mais dirige une production d'une envergure inaccoutumée, que ce soit sur le plan de la distribution, du budget ou de la mécanique (décors, costumes, etc.).

Contre toute attente, Assayas relève le défi tout en demeurant lui-même. Malgré la pierre d'achoppement que recèlent toujours l'adaptation cinématographique d'une œuvre romanesque et la reconstitution historique, le réalisateur français capte l'essence du roman de Chardonne et transmet sa densité temporelle par une habile utilisation de l'ellipse. De même, un judicieux recours à l'approche documentaire lui permet de saisir et de communiquer avec finesse l'atmosphère propre au commerce du cognac en Charente et à l'industrie de la porcelaine à Limoges au cours des 30 premières années du XX^e siècle. La précision et le soin avec lesquels Assayas s'attache à peindre ces milieux artisanaux sont tels qu'ils donnent lieu à de magnifiques plans et séquences (la fluidité du mouvement d'un bras plongeant une assiette dans l'émail, la tranquille précision d'une main en décorant une autre, le fourmillement des ouvriers dans l'usine, le doux bruissement du cognac que l'on sert, etc.), tellement que l'on se surprend à regretter qu'il ne s'agisse d'un véritable documentaire décrivant la fabrication du cognac et de la porcelaine au tournant du siècle. Grâce à une construction narrative et à un traitement cinématographique résolument modernes, Assayas évite donc habilement les écueils propres au genre (le caractère sclérosé des films en costumes par exemple, leur lourdeur, leur statisme), tout en adoptant certaines de ses figures, certains de ses clichés.

D'une grande simplicité, l'anecdote des **Destinées sentimentales** tient à peu de choses. L'intérêt est ailleurs. Olivier Assayas retrace la fuite en avant de Jean Barnery, héritier de la famille Barnery, fabriquant de porcelaine à Limoges, voguant d'une résurrection à une autre, d'une utopie à une autre, jusqu'à l'ultime aliénation – la mort –, porté par les impondérables de l'Histoire (l'industrialisation, la mondialisation, la Grande guerre, etc.) et les événements de sa propre histoire (sa séparation de Nathalie, sa première femme, l'abandon de son enfant, le renoncement à son sacerdoce – au début du film, Jean est pasteur protestant –, sa rencontre, son mariage et sa vie conjugale avec Pauline, la direction de l'empire Barnery, la modernisation de l'usine, etc.). Toutefois, Olivier Assayas s'attarde moins aux événements qu'aux signes du passage du temps, attentif à l'effritement des hommes et des choses sous son joug.

Ainsi, la multiplication d'instantanés de vie, d'ellipses temporelles et, par conséquent, de raccords fortement accentués force

le spectateur à guetter le jeu du temps dans les réactions des personnages et sur le visage des interprètes. L'apparition d'une soudaine rudesse dans le regard et le ton de Jean Barnery/Charles Berling viendra par exemple souligner le passage de la Première Guerre mondiale, par ailleurs pratiquement éludée de la trame narrative, à peine suggérée lors de cette ultime scène de bonheur sous le cerisier par un subtil mouvement de caméra avançant vers Pauline et détachant finalement son visage, la coupant de ce monde idyllique désormais révolu.

Évidemment, un tel choix narratif – l'évacuation de tout événement historique majeur de la narration (qu'il soit de nature publique ou intime) – suppose une distribution irréprochable (Charles Berling et Isabelle Huppert se surpassent, cette dernière étant particulièrement superbe, pétrifiée par l'amertume et la rancœur, glaçant à la fois l'espace qui l'entoure et les scènes dans lesquelles elle apparaît, signe de la fin d'une époque, de la mort d'un amour et de son enfermement progressif), de même qu'un travail méticuleux du point de vue du traitement. Ainsi, la fuite vers l'avant de Jean, l'enfermement et le vieillissement progressifs des personnages, la lente disparition d'un art de vivre et de faire, c'est-à-dire cet inéluctable effritement des hommes et des choses au fil du temps qui passe, sont adroitement ponctués par la mise en scène, le rythme du montage, les cadrages, les éclairages... La frénésie de la jeunesse et des premiers émois amoureux est communiquée par de longs, larges et rapides plans-séquences qui peu à peu s'immobilisent, se fixent et se resserrent afin de mieux souligner les rides qui se creusent, la pétrification des corps qui vieillissent, l'anéantissement des espoirs. Les paysages disparaissent, les murs se referment, les couleurs s'éclipsent au profit d'une blancheur blafarde qui annonce la mort.

Malgré l'originalité de sa construction narrative, malgré la modernité de son traitement, et bien qu'il évite les écueils auxquels se heurtent la plupart des films d'époque (le statisme, la lourdeur), ce long métrage d'Olivier Assayas suscite une lancinante sensation de longueur, une irrépressible indifférence devant le destin de ses protagonistes. À force de passer sous silence événements historiques et motivations profondes, **Les Destinées sentimentales**, toutes de demi-teintes et de sous-entendus composées, ne transmettent aucune émotion ni ne touchent. Les motivations de Jean restent indiscernables, la passion de Jean pour Nathalie – point d'ancrage et de soutien de ces nombreuses destinées –, non communiquée. Malgré tant d'originalité et de savoir-faire, le film et l'intérêt s'effritent, et le spectateur s'ennuie.

Dominique Pellerin

France/Suisse 2000, 180 minutes – Réal. : Olivier Assayas – Scén. : Olivier Assayas, Jacques Fieschi, d'après le roman de Jacques Chardonne – Photo : Éric Gautier – Mont. : Luc Barnier – Mus. : Guillaume Lekeu – Son : William Flageollet – Déc. : Katia Wyzkop – Cost. : Anaïs Romand – Int. : Emmanuelle Béart (Pauline), Charles Berling (Jean Barnery), Isabelle Huppert (Nathalie), Olivier Perrier (Philippe Pommerel), Dominique Reymond (Julie Desca), André Marcon (Paul Desca), Alexandra London (Louise Desca), Julie Depardieu (Marcelle), Louis-Do de Lencquesaing (Arthur Pommerel), Valérie Bonneton (madame Pommerel), Pascal Bongard (Vouzelles) – Prod. : Bruno Pésery – Dist. : Les Films Séville.